



HAL
open science

Des âges de la chevalerie (XI e -XV e siècles) ? Approche historiographique

Aude Mairey

► **To cite this version:**

Aude Mairey. Des âges de la chevalerie (XI e -XV e siècles) ? Approche historiographique. Jean-François Dunyach et Aude Mairey. Les âges de Britannia. Repenser l'histoire des mondes britanniques (Moyen Âge-XXIe siècle), Presses Universitaires de Rennes, pp.55-69, 2015, 978-2-7535-4020-0. halshs-02409250

HAL Id: halshs-02409250

<https://shs.hal.science/halshs-02409250v1>

Submitted on 13 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Des âges de la chevalerie (XI^e-XV^e siècles) ?

Approche historiographique

« Ô vous chevaliers d'Angleterre, que sont devenus la coutume et l'usage en cours dans le passé ? Que faites-vous maintenant, si ce n'est d'aller aux bains et de jouer aux dés ? Et certains d'entre vous, mal avisés, suivent de mauvaises et malhonnêtes règles contre l'ordre de chevalerie. Laissez cela. Laissez cela et lisez les nobles volumes du saint Graal, de Lancelot, de Galahad, de Tristan, de Perceforest, de Perceval, de Gauvain et bien d'autres. Vous y trouverez les vertus masculines, la courtoisie et la noblesse.

Voyez aussi les nobles actes des temps passés, depuis la conquête, tels ceux du roi Richard Cœur de Lion, d'Édouard I^{er}, d'Édouard III et de ses nobles fils, de sir Robert Knolles, de sir John Hawkwood, de sir John Chandos et de sir Gautier Mauny. Lisez Froissart. Et voyez aussi ce noble et victorieux roi Henri V et les capitaines sous son noble commandement, tel le comte de Salisbury et beaucoup d'autres dont les noms brillent glorieusement par leur vertueuse noblesse et les actes qu'ils ont accomplis en l'honneur de l'ordre de chevalerie¹. »

[p. 56] Ainsi William Caxton, premier imprimeur anglais et grand traducteur devant l'éternel, apostrophe-t-il les chevaliers d'Angleterre en 1484, dans l'épilogue de sa traduction de l'*Ordre de chevalerie* de Ramon Lull, un des plus célèbres « manuels » de chevalerie du Moyen Âge composé dans le dernier quart du XIII^e siècle. Et notre traducteur d'insister sur les moyens pour remédier au comportement déplorable – selon lui – de ses contemporains en matière de chevalerie : lire et relire la matière de Bretagne ; lire et relire – chez Froissart en particulier – les hauts faits des grands chevaliers anglais depuis la conquête. Il s'agit d'abord de ceux des grands rois, et Caxton cite tous les rois anglais considérés comme des parangons de la chevalerie, de Richard Cœur de Lion († 1199) à Henri V († 1422), en passant par Édouard I^{er} et son petit-fils ; mais aussi ceux de grands soldats, comme John Hawkwood, un des plus célèbres *condottieri* du XIV^e siècle (si ce n'est le plus célèbre²).

Caxton semble donc bien nourrir la nostalgie d'un « âge d'or » de la chevalerie anglaise qui s'étend manifestement, pour lui, de la fin du XII^e siècle au début du XV^e siècle. Or, qui dit âge d'or dit déclin. En corollaire, ce texte peut donc également nourrir la thématique du déclin de la

¹ *The Prologues and Epilogues of William Caxton*, Londres, édition W. J. B. CROTCH, coll. « Early English Texts Society », o. s. 176, 1928, p. 82-83 : « Oye knyghtes of Englonde, where is the custome and usage of noble chyvalry that was used in the dayes? What doye now but go to the baynes and playe atte dyse? And some not wel adyrsed use not honest and good rule ageyn aile ordre of knyghtode. Leve this. Leve it and rede the noble volumes of Saynt Graal of Lancelot, of Galaad, of Trystram, of Perse Forest, of Peryual of Gawayn and many mo. Iher shalle ye see manhode, curtosye and gentylnesse. And loke in latter dayes of the noble actes syth the conquest, as in kyng Rychard dayes Cuer du lyon, Edward thefirste and the thyrd and his noble sones, syre Robert Knolles, syr Johan Hawkwode, syr John Chaundos, and syre Gaultier Manuy. Recite Froissart. And also behold that vycoryous and noble kyng Harry thefifthe, and the capytayns under hym his noble bretheren, th'erle of Salysbury Montagu, and many other whoos names shyne gloriously by their vertuons noblesse and actes that they did in th'onour of th'ordre of chyvalry. » Sur Caxton, voir MAIREY A., « William Caxton : auteur, éditeur, imprimeur », *Identités britanniques. Espaces, langues, cultures*, J.-Ph. GENET (dir.), *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, vol. 19, 2010, p. 123-142.

² Cf. CAFERRO W., *John Hawkwood: an English Mercenary in Fourteenth-Century Italy*, Baltimore, John Hopkins Univ. Press, 2006.

chevalerie, si souvent reprise dans l'historiographie moderne³. Toutefois, il faut d'emblée souligner la part de la rhétorique dans ces lignes, liées aux motivations de Caxton : d'une part, il veut évidemment vendre son manuel ; d'autre part, il s'inscrit dans le contexte de la promotion de la chevalerie par les rois yorkistes – Édouard IV et Richard III – que d'aucuns ont inscrit dans un contexte appelé le « *revival* chevaleresque », expression d'ailleurs problématique et liée à la question du déclin. Cette idée du déclin de la chevalerie a connu une fortune particulière à la suite des travaux de Johan Huizinga, exposés notamment dans son célèbre livre *L'automne du Moyen Âge*, paru pour la première fois en 1919. Pour Huizinga, la chevalerie n'est plus qu'une illusion aux XIV^e et XV^e siècles :

« En dépit des efforts qui sont faits afin de conserver l'illusion de la chevalerie, celle-ci se heurte de toutes parts à la réalité et doit chercher refuge dans la littérature, les fêtes et les jeux. L'idéal de vie héroïque n'était à sa place que dans les limites d'une caste⁴. »

Notons toutefois que ce constat n'empêche pas Huizinga de souligner la force bien réelle de cette illusion jusque dans le domaine politique⁵. Mais [p. 57] les historiens et les critiques littéraires qui l'ont suivi n'ont pas tous possédé son sens de la nuance. Et à la suite de son livre, le thème du déclin de la chevalerie a dominé pendant plusieurs décennies le paradigme des études chevaleresques, renforcé, notamment, par le livre de Raymond Kilgour paru en 1937 et sobrement intitulé *The Decline of Chivalry as shown in the French Literature of the Late Middle Ages*, dans lequel il systématise cette théorie du déclin en distinguant trois âges de la chevalerie, l'âge de la supériorité, l'âge du privilège et l'âge de la vanité⁶.

En Angleterre, c'est essentiellement dans les années 1970-1980 que cette idée a été remise en cause, par trois historiens qui ont repensé la question de la chronologie de la chevalerie. Il s'agit de Maurice Keen, et de Juliet et de Malcolm Vale ; ils ont en effet largement démontré que la chevalerie constituait toujours un phénomène crucial dans les deux derniers siècles du Moyen Âge⁷. Pourtant, dans un ouvrage très récent – il date de 2011 – qui se veut une synthèse sur la chevalerie dans l'Angleterre médiévale, Nigel Saul affirme que la chevalerie décline... dès la fin

³ Pour un panorama historiographique récent, voir HONEYWELL M. L., *Chivalry as Community and Culture: The Military Elite of Late Thirteenth- and Fourteenth-Century England*, thèse de l'université de York, 2006 (disponible sur le site de la British Library).

⁴ HUIZINGA J., *L'automne du Moyen Âge*, J. BASTIN (trad.), Paris, Payot, 1932 [1919 ; réédition : 1975], p. 108.

⁵ Voir par exemple ce qu'il écrit à propos des transformations de la Bourgogne au milieu du XIV^e siècle : « La création d'une Bourgogne quasi indépendante, la plus grande erreur politique que pût commettre la France, eut un motif chevaleresque : le roi Jean, cet esprit brouillon, offrit en 1363 le Duché à son fils cadet qui, à Poitiers, avait tenu bon à ses côtés tandis que les aînés s'enfuyaient » (p. 99).

⁶ KILGOUR R., *The Decline of Chivalry as shown in the French Literature of the Late Middle Ages*, Cambridge, Mass., 1937.

⁷ KEEN M., « Huizinga, Kilgour and the Decline of Chivalry », *Medievalia et Humanistica*, n. s., vol. 8, 1977, p. 1-20 ; *idem*, *Chivalry*, New Haven/Londres, 1984 ; VALE J., *Edward III and Chivalry: Chivalric Society and its Context, 1270-1350*, Woodbridge, Boydell Press, 1982 ; VALE M., *War and Chivalry: Warfare and Aristocratic Culture in England, France and Burgundy at the End of the Middle Ages*, Londres, Duckworth, 1981.

du XIII^e siècle, pour des raisons sur lesquelles je reviendrai plus loin⁸.

Tout autant que la fin de la chevalerie, ses origines sont toujours objet de discussion. Dans un article récent – mais qui reprend des idées déjà explicitées dans sa synthèse de 2005 intitulée *The Birth of Nobility* – David Crouch critique ceux qui, comme John Gillingham et surtout Stephen Jaeger, font remonter trop haut la naissance de la chevalerie, c'est-à-dire à la fin du XI^e ou au début du XII^e siècle⁹. Lui-même est en accord avec Maurice Keen qui place les véritables débuts de la chevalerie à la fin du XII^e et au début du XIII^e siècle.

Ces controverses sur les origines et le déclin de la chevalerie peuvent paraître, d'une certaine manière, éculées. Elles reposent pourtant l'éternel problème de la périodisation d'un phénomène historique. Or, la chevalerie reste un phénomène essentiel du Moyen Âge, et notamment du Moyen Âge anglais, même s'il ne faut évidemment pas lui enlever sa dimension internationale – et cette importance explique, sans doute, la persistance des [p. 58] polémiques. Ces dernières soulignent bien que les questions des origines et de la fin, autrement dit de la périodisation, sont intimement liées à l'appréhension que les historiens ont d'une notion et à la définition qu'ils en donnent. Car les auteurs que je viens de mentionner ne s'accordent pas complètement sur la définition du phénomène, ce que la plupart d'entre eux reconnaissent d'ailleurs assez volontiers, comme par exemple Nigel Saul :

« Pour certains, [la chevalerie] représente un code de guerre, une construction juridique, un ensemble de conventions destinées à minimiser l'horreur des hostilités. Pour d'autres, il s'agit davantage d'un système de valeurs aristocratiques, une collection de qualités idéales : honneur, courage, loyauté. Pour d'autres encore, c'est essentiellement un phénomène littéraire¹⁰. »

La question est d'autant plus épineuse en anglais qu'il existe dans cette langue, contrairement au français, deux termes qui ne veulent pas tout à fait dire la même chose, même si la manière dont ils sont employés dans les analyses prête parfois à confusion : *chivalry* et *knighthood*. Ce dernier terme évoque théoriquement davantage le rang ou l'ordre de chevalerie, mais les deux mots sont parfois employés comme synonymes. Cela a d'ailleurs conduit certains historiens, tel Peter Coss, qui s'intéresse surtout à la dimension sociale du phénomène, à employer l'expression *chivalric knighthood*¹¹.

⁸ SAUL N., *For Honour and Fame. Chivalry in Medieval England, 1066-1500*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 2011.

⁹ CROUCH D., « Chivalry and Courtliness: Colliding Constructs », P. COSS et C. TYERMAN (dir.), *Soldiers, Nobles and Gentlemen. Essays in honour of Maurice Keen*, Oxford, Boydell Press, 2009, p. 32-48 ; *idem*, *The Birth of Nobility. Constructing Aristocracy in England and France*, Londres, Pearson, 2005.

¹⁰ SAUL N., *Chivalry*, *op. cit.*, p. 348 : « *Chivalry is a much constructed phenomenon. For some it represents a code of war, a legal construct, a set of conventions for minimising the horrors of hostilities. For others it is more an aristocratic value system, a collection of ideal qualities: honour, courage, loyalty. For others again it is essentially a literary phenomenon...* »

¹¹ COSS P., « Knights, Esquires and the Origins of Social Gradation in England », *Transactions of the Royal Historical Society*, Sixth Series, vol. 5, 1995, p. 155-178 ; *idem*, *The Knight in Medieval England, 1000-1400*, Stroud, A. Sutton, 1993. Soulignons qu'à l'exception de Peter Coss et de quelques autres, les historiens anglais ont finalement été assez peu sensibles à l'approche sociale « à la française », telle qu'elle a été conçue par George Duby par exemple. Peut-être cela

Quoi qu'il en soit, les périodisations défendues par les différents auteurs – qu'ils soient historiens ou littéraires – le sont évidemment en fonction de leur conception de la chevalerie. Elles dépendent également, nous le verrons, des sources qu'ils emploient de préférence pour analyser ce phénomène. Le titre de cet article doit donc plutôt être entendu dans le sens des âges défendus par les différents historiens que comme l'expression d'une sous-périodisation. Or, cette question de la périodisation permet de dégager certains thèmes importants dans l'historiographie anglaise de la chevalerie.

Sans prétention à l'exhaustivité (ce qui serait de toute manière illusoire dans le cadre de cet article), j'insisterai sur trois de ces thèmes, qui ont une incidence directe sur les questions des origines et du déclin de la chevalerie : ses rapports avec la guerre ; ses liens avec la royauté ; et, sur un plan peut-être plus conceptuel, les notions de culture et de code.

[p. 59] Depuis la synthèse de Maurice Keen, paru en 1984 et qui est toujours considérée comme une référence, la plupart des historiens considèrent que la chevalerie doit être entendue comme « une éthique (*ethos*) dans laquelle des éléments guerriers, aristocratiques et chrétiens se sont fondus¹² », autrement dit comme un code consciemment endossé. Dans cette acception, l'apparition de la chevalerie doit être datée de la fin du XII^e et du début du XIII^e siècle, période où ce code apparaît, en Occident, de manière formalisée grâce aux premiers traités qui lui sont consacrés, à commencer par l'*Ordene de chevalerie*, composé en France du Nord dans le deuxième quart du XIII^e siècle. Les travaux de Jean Flori et de Linda Paterson, qui ont porté respectivement sur la France du Nord et les pays d'oc vont dans le sens de la chronologie proposée par Maurice Keen, en insistant peut-être davantage sur la fin du XII^e siècle¹³. Mais selon certains – en vertu de deux types d'arguments très différents, l'un centré sur la question de la guerre et l'autre sur la question de la courtoisie – il faut au contraire faire remonter l'apparition de la chevalerie au tournant des XI^e et XII^e siècles, soit un siècle plus tôt.

Un premier ensemble d'arguments s'articule autour de la conduite de la guerre. Dans ce cadre, la chevalerie apparaît avant tout – même si elle n'est pas que cela, comme les tenants de cette argumentation s'accordent à le reconnaître – comme un code guerrier imposant certaines règles vis-à-vis des vaincus et de non-combattants. Pourtant, de manière assez paradoxale, l'analyse précise des rapports entre guerre et chevalerie avant le XIV^e siècle (puisqu'en fait Maurice Keen a largement travaillé sur les lois de la guerre pour la fin du Moyen Âge¹⁴) est finalement

a-t-il à voir avec le fait que la chevalerie a été importée en Angleterre.

¹² KEEN M., *Chivalry, op. cit.*, p. 10.

¹³ FLORI J., *L'idéologie du glaive. Préhistoire de la chevalerie*, Genève, Droz, 2010 ; PATERSON L., *Culture and Society in medieval Occitania*, Farnham, Ashgate Var., 2011.

¹⁴ KEEN M., *The Laws of War in the late Middle Ages*, Londres, Routledge, 1965.

assez récente. C'est surtout Matthew Strickland qui a développé cette approche dans les années 1990. Dans son ouvrage *War and Chivalry*, publié en 1996 mais issu de sa thèse présentée en 1989, Strickland entend en effet « rééquilibrer la tendance à séparer, ou au moins à distancier, l'étude de la chevalerie des XI^e et XII^e siècles des réalités de la conduite de la guerre¹⁵ ». Strickland ne nie pas la validité des approches sociales et culturelles de la chevalerie, mais insiste sur l'importance de la guerre pour sa compréhension globale. Son analyse, dont un élément clé est le traitement des prisonniers de guerre, l'a conduit à affirmer que la chevalerie dans cette acception a été introduite par les Normands à partir de 1066 et que le processus est largement achevé dans le deuxième quart du XII^e siècle. Dans un article publié en 2001, il conclut notamment qu'à la suite de ces transformations :

[p. 60] « Un chevalier pouvait se rendre à un autre chevalier avec l'attente raisonnable que sa vie serait épargnée contre une rançon, alors que le choix dans les siècles précédents pour les guerriers vaincus était extrême, entre la fuite et une mort presque certaine¹⁶. »

John Gillingham, qui a conduit un certain nombre d'analyses dans cette voie à la suite de la présentation de la thèse de Strickland, abonde dans son sens, en ajoutant toutefois que l'apparition de la chevalerie est également liée à l'évolution des conditions socio-économiques¹⁷. Outre la question du traitement des prisonniers de guerres, il argue – et Strickland l'appuie dans des articles parus en 2006 et 2008¹⁸ – que cette évolution est très profondément liée à la disparition de la pratique de l'esclavage et à l'adoption d'une conduite différente envers les prisonniers de guerre – en tout cas en Angleterre après l'arrivée des Normands. Car l'esclavage, et en particulier l'esclavage des femmes et des enfants, ne disparaît pas immédiatement du reste des îles Britanniques, ce qui est d'ailleurs, toujours selon Gillingham, un des facteurs du comportement impérialiste des Anglo-Normands à l'égard des peuples celtes :

« Durant de nombreux siècles, les mondes anglais et celtiques ont été très similaires. Mais vers le milieu du XII^e siècle, ils se sont développés de manière suffisamment éloignée pour que les différences entre eux soient visibles pour les contemporains. Les Anglais "appartenaient à un nouveau monde. Et ils le savaient". À partir de Guillaume de Malmesbury, ils ont choisi d'articuler leur sentiment de supériorité en exploitant le vocabulaire du barbarisme et de la civilisation¹⁹. »

¹⁵ STRICKLAND M., *War and Chivalry. The Conduct and Perception of War in England and Normandy, 1066-1217*, Cambridge, CUP, 1996, p. 16 : « [This is in an attempt] to redress the tendency to divorce, or at least to distance, the study of eleventh- and twelfth-century chivalry from the actualities of warfare. »

¹⁶ STRICKLAND M., « Killing or Clemency? Ransom, Chivalry and Changing Attitudes to Defeated Opponents in Britain and Northern France, 7-12th centuries », H.-H. KORTÜM (dir.), *Krieg im Mittelalter*, Berlin, Akademie Verlag, 2001, p. 93-122, ici p. 106 : « A knight could surrender to a fellow knight with a reasonable expectation that his life would be spared for ransom, the choice in earlier centuries for vanquished warriors was a stark one between flight or almost certain death. »

¹⁷ Voir par exemple GILLINGHAM J., « 1066 and the introduction of chivalry in England », *The English in the Twelfth Century, Imperialism, National Identity and Political Values*, Woodbridge, Boydell Press, 2000, p. 209-232.

¹⁸ STRICKLAND M., « Rules of War or War without Rules? », H.-H. KORTÜM (dir.), *Transcultural Wars from the Middle Ages to the 21st Century*, Berlin, Akademie Verlag, 2006, p. 107-140 ; *idem*, « The vanquished body: some conclusions and comparisons », M. FIERRO et F. GARCIA FITZ (dir.), *El cuerpo derrotado : cómo trataban musulmanes y cristianos a los enemigos vencidos, Peninsula Ibérica, VIII-XIII*, Madrid, CSIC, 2008, p. 531-570.

¹⁹ GILLINGHAM J., « Conquering the Barbarians: War and Chivalry in twelfth-century Britain and Ireland » [1992], *The English in the Twelfth Century, op. cit.*, p. 41-58, ici p. 57-58 : « For many centuries, the English and Celtic worlds

Selon John Gillingham, l'absence de la prise en compte de l'importance du phénomène de l'esclavage et de sa disparition progressive a par ailleurs [p. 61] conduit certains historiens de la fin du Moyen Âge à adopter une vision cynique de la chevalerie et de son impact sur la conduite de la guerre – je cite la conclusion de son article sur le traitement des vaincus :

« Si les historiens modernes de la chevalerie avaient mesuré le traitement des femmes et des enfants par les soldats durant "l'âge de la chevalerie" non par rapport à des standards idéaux mais par rapport aux standards considérés comme acceptables et honorables dans les époques précédentes, ils auraient peut-être une vision moins négative de la conduite de la guerre en Europe dans les siècles suivant la disparition de l'esclavage²⁰. »

Cette affirmation revêt sans doute en partie un côté provocateur, dans la mesure où la majorité des travaux actuels s'accordent effectivement pour pointer une violence et une mortalité plus grande de la guerre à la fin du Moyen Âge, j'y reviendrai plus loin ; mais elle a le mérite d'inviter à la réflexion. Soulignons toutefois que Gillingham n'est pas simpliste et qu'il ne nie pas que la chevalerie ne doive pas seulement être considérée comme un code de conduite guerrier... La question, pour lui, est plutôt de déterminer les principaux facteurs de l'apparition de la chevalerie, qui lui semblent être avant tout d'ordre socio-économique et militaire.

David Crouch n'est pas d'accord avec cette analyse. Selon lui, la chevalerie est bien un code beaucoup plus vaste et consciemment endossé ; ainsi réaffirme-t-il la validité de la périodisation de Keen. Il souligne lui aussi les problèmes de définition du concept mais insiste surtout, pour sa part, sur le problème des rapports de la chevalerie avec la courtoisie, critiquant de manière assez acerbe l'hypothèse de Stephen Jaeger. Ce dernier, dans un ouvrage intitulé *The Origins of Courtliness. Civilizing Trends and the formation of courtly ideals (939-1210)*, paru en 1985, est clairement influencé par Norbert Elias. Jaeger a voulu montrer que la « courtoisie » – des guillemets sont nécessaires car, comme l'a souligné Michel Zink dans un compte-rendu de cet ouvrage²¹, il semble y avoir une confusion entre manières de cour et courtoisie – que cette dernière donc, trouvait son origine non en France mais dans les milieux curiaux germaniques aux X^e et XI^e siècles, avant de revêtir son expression idéalisée dans les romans courtois. Outre les critiques nombreuses qui ont été faites à Jaeger sur la validité générale de sa thèse concernant les origines germaniques de la courtoisie, David Crouch a souligné que cette thèse a également eu des

have been very similar. But by the mid-twelfth century, they had grown sufficiently far apart for the differences between them to be visible by contemporaries. The English "belonged to a new world. And they knew it". From William of Malmesbury onwards they chose to articulate their sense of superiority by exploiting the vocabulary of barbarism and civilisation. » La citation sur le « nouveau monde » est de DAVIES R., *Domination and Conquest: The Experience of Ireland, Scotland and Wales, 1100-1300*, Cambridge, CUP, 1990, p. 10.

²⁰ GILLINGHAM J., « The Treatment of the Defeated, c. 950-1350 : Historiography and the State of Research », à paraître [version de travail en ligne] : « Had modern historians of chivalry measured the treatment of women and children by soldiers in the "age of chivalry" not against some ideal standard, but against the standards that had been regarded as acceptable and honourable in all previous ages, they might have taken a slightly less negative view of the conduct of war within Europe in the centuries after the demise of slavery. »

²¹ Paru dans *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, vol. 46, n°6, 1991, p. 1282-1284.

répercussions sur l’appréhension des liens entre chevalerie et courtoisie :

[p. 62] « Son argument substitue la “courtoisie” (*courtlines*) à la “chevalerie” et, ce faisant, subvertit complètement l’analyse chronologique de Keen. Ce saut explique le commentaire émis en passant par Jaeger, mais plutôt étonnant, selon lequel l’idéal courtois d’un chevalier éduqué et lettré a produit une “littérature idéalisant la chevalerie”. La conséquence de cet argument est que la chevalerie est simplement la formalisation plus tardive et l’intellectualisation d’un code bien plus ancien d’un comportement [...] conscient, la *curialitas*²². »

Pour tenter de clarifier les choses en ce domaine, Crouch fait appel au concept d’*habitus* de Pierre Bourdieu : pour lui, la chevalerie n’est justement pas un *habitus* dans la mesure où il s’agit bien d’un phénomène consciemment perçu par ceux qui l’adoptent à la fin du XII^e et surtout dans le premier quart du XIII^e siècle. Pour la période précédente, il préfère insister sur l’importance des notions de *preudomme* et de *preudommie*, plus proche, selon lui, de l’*habitus* bourdieusien. Pour Crouch en effet, le *preudomme* est un idéal général, « un avatar d’une conduite qui inclut une large gamme de comportement acceptable²³ » – une sorte d’idéal-type en fait. Quant à la *preudommie*, il la voit comme un concept trop général, trop diffus, d’où la nécessité, au final, de constituer un code. Ce dernier ne se constitue donc de manière effective qu’à partir du moment où les différents thèmes émergent nettement de la gangue de l’*habitus* et où la littérature vernaculaire est suffisamment développée car son public s’est élargi :

« Ce n’est peut-être pas complètement une coïncidence si la chevalerie a émergé comme un code de conduite conscient durant la génération où l’aristocratie est devenu plus lettrée [...]. Le fait même qu’un nombre significatif de dirigeants [...] étaient lettrés les a encouragé à adopter la même perspective historique que Chrétien de Troyes et Stéphane de Fougères en relation avec la clergie et la chevalerie. Ces deux écrivains s’adressaient à la noblesse directement en vernaculaire et leur disaient que leur “ordre” avaient une responsabilité morale [...]. Dans un tel environnement, il n’est pas étonnant que des écrivains répondirent au bout d’une génération par la publication de traités éthiques [...]. Ces œuvres ont extrait des thèmes qui n’avaient existé auparavant que dans l’*habitus*, les ont listé, ordonné et défini et ont suggéré des moyens par lesquels ils pouvaient être raffinés. C’est ainsi que le code de la chevalerie apparût²⁴. »

[p. 63] John Gillingham a cependant objecté à David Crouch que cette chronologie de la chevalerie, qui fait débiter cette dernière seulement au moment de sa formalisation dans des traités des années 1220-1230, soulevait le problème de l’usage des sources. Il souligne en effet que Crouch – à la suite de Maurice Keen dans son ouvrage de 1984 – s’appuie trop sur les sources poétiques et littéraires et pas assez sur les sources narratives et/ou normatives ; or, ces

²² CROUCH D., « Chivalry and Courdiness », art. cit., p. 38-39 : « His argument substitutes “courtlines” or “chivalry” and in doing so entirely subverts Keen’s chronological analysis. This leap accounts for Jaeger’s passing but quite stunning comment that the courtly ideal of an educated, literate knight, was what produced “a literature idealizing chivalry”. The consequence of this argument is that chivalry is simply a later formalisation and intellectualisation of a much older code of [...] self conscious behaviour, curialitas. »

²³ *Ibid.*, p. 43.

²⁴ CROUCH D., *The Birth of Nobility*, op. cit., p. 86 : « It may not be entirely a matter of coincidence that chivalry emerged as a self conscious code of noble conduct in the generation that the aristocracy became noticeably literate [...]. The very fact that a significant number of leaders [...] were literate encouraged them to take the same historical perspective as Chrétien de Troyes and Stephen de Fougères in relation to clergie and chevalerie. Both writers addressed the nobility directly in the vernacular and told them that their “order” had a moral responsibility [...]. In such an environment it is hardly to be wondered at that writers responded within a generation by publishing ethical treatises [...]. These were works which plucked out themes which had previously existed only in the *habitus*, listed, assessed and defined them, and suggested ways that they could be defined further. This was the way that the code of chivalry appeared. »

dernières montreraient bien que la chevalerie existait déjà dans les années 1130. En ce qui concerne Maurice Keen, il me semble que cette critique n'est pas tout à fait fondée, dans la mesure où cet historien s'attache au contraire à croiser différents types de sources. Toutefois, la question de l'usage de ces dernières est effectivement un aspect crucial, dans la mesure où la chevalerie constitue un cas d'école nécessitant une analyse croisée des sources, et ce d'autant plus que ces sources incitent à construire des chronologies différentes.

Le problème des origines de la chevalerie ne semble donc toujours pas réellement résolu et il est peu probable qu'un consensus se dégage, tant sont grandes les différences de conception. Celui de sa fin ne l'est pas davantage.

Si Nigel Saul, dans sa synthèse sur la chevalerie anglaise, adopte la chronologie proposée par Matthew Strickland et John Gillingham en ce qui concerne l'apparition de la chevalerie, il voit cette dernière décliner dès la fin du XIII^e siècle, et en tout cas au XIV^e siècle :

« L'essence de la chevalerie médiévale se trouvait dans l'ensemble des valeurs humaines gouvernant la conduite de la guerre et fondées sur le principe de l'auto-préservation parmi les chevaliers. Jugée à cette aune, on peut dire que la chevalerie a commencé à décliner plus tôt que l'on ne le suppose parfois. Les premiers signes d'une baisse d'un respect mutuel entre les chevaliers dans la guerre se trouvent à la fin du XIII^e et au XIV^e siècles, et non au XV^e, période la plus souvent associée au déclin. En d'autres termes, l'érosion des valeurs chevaleresques a commencé durant la période considérée comme son apogée²⁵. »

On notera que Nigel Saul endosse l'acception que donne Matthew Strickland à la chevalerie – avant tout un code guerrier – et on en revient [p. 64] donc à la question des rapports de la chevalerie et de la guerre évoquée plus haut à propos des origines. Dans cette acception, on peut en effet se poser la question de l'évolution du comportement des chevaliers lors des affrontements de la fin du Moyen Âge. En effet, de nombreux historiens constatent un durcissement de la guerre dans les deux derniers siècles du Moyen Âge, ce qui traduirait donc un déclin effectif de la chevalerie considérée comme un code guerrier – c'est ce que Gillingham a qualifié de vision cynique de la chevalerie. La question est complexe, cependant, probablement plus complexe que ce que veut bien affirmer Gillingham (en tout cas dans cet article précis), car elle met en jeu de nombreux facteurs et pas seulement celui du sort des non-combattants. Or, même si ce dernier est évidemment essentiel, il faut toutefois distinguer entre la violence commise envers les « civils » et la violence déployée entre hommes de guerres. Pour un certain nombre d'historiens de la guerre, et notamment Clifford Rogers, cette violence accrue – en particulier durant les batailles rangées – observée dès la fin du XIII^e siècle, doit être reliée à la part croissante de l'infanterie dans les armées occidentales. Or, l'infanterie ne faisait généralement pas

²⁵ SAUL N., *For Honour and Fame*, op. cit., p. 348 : « *The essence of medieval chivalry was to be found in the set of humane values governing the conduct of war based on the principle of self preservation among knights. Judged by this test, chivalry may be said to have gone into decline rather sooner than is sometimes supposed. The first signs of a fall ing away in mutual respect between knights in war are found in the late thirteenth and fourteenth centuries, not in the fifteenth, the period most often associated with decline. In other words, the erosion of chivalric values began in the very period considered by many to have been its heyday.* »

de quartiers, surtout face à des chevaliers²⁶. Des exemples célèbres viennent naturellement à l'esprit : à la bataille de Courtrai en 1302, la fine fleur de la chevalerie française a été écrasée (littéralement) par les milices brugeoises et leurs alliés ; à la bataille de Mortgarten en 1315, ce sont les chevaliers des Habsbourg qui succombent sous les piques suisses.

Néanmoins, d'autres avancent que les hommes de pied ne sont pas seuls responsables de cette violence accrue et mettent en avant des exemples comme la bataille de Crécy en 1346 ou encore celle d'Azincourt en 1415, lors desquelles Édouard III et Henri V respectivement n'ont pas fait de quartier²⁷. Ils évoquent aussi la violence des grandes chevauchées anglaises – théorisée au XV^e siècle par John Fastolf dans un memorandum rendu en 1435²⁸. Soulignons cependant que dans chacun de ces cas, des facteurs spécifiques allant dans le sens d'une « guerre cruelle et rude » (*war cruel and sharp*) sont intervenus. Dans le cas d'Azincourt, par exemple, Henri V n'a ordonné l'exécution des prisonniers que suite à une rumeur selon laquelle ils étaient prêts à se soulever. Dans le cas du memorandum de Fastolf surtout, le type d'une chevauchée dévastatrice ne devait s'appliquer qu'aux Bourguignons, considérés comme des traîtres envers les Anglais après le traité d'Arras signé en 1435. Il le dit lui-même de manière très claire :

[p. 65] « Il semble avantageux, pour la rapidité et l'avancement de la conquête royale et la destruction de ses ennemis, de nommer deux commandants connus, prudents et en accord, ayant chacun 750 lances d'hommes bien choisis, afin de tenir le champ continuellement et de le parcourir [...]. Et qu'ils forcent la voie à travers l'Artois et la Picardie, et à travers le Vermandois, le Laonnois, la Champagne et la Bourgogne, en brûlant et détruisant tout sur leur passage – maisons, grain, vignes et arbres portant des fruits pour nourrir les hommes, et tout le bétail qui ne peut pas être emporté ; [...]. Car l'on considère que les traîtres et les rebelles doivent subir un autre type de guerre, plus dure et plus cruelle qu'une guerre contre un ennemi naturel [...] ; sinon, plus personne, plus aucune ville ou plus aucun pays, dans les temps à venir, ne craindra de se rebeller sans cause contre leur seigneur souverain et lige²⁹. »

Il faut ici faire intervenir l'évolution du concept de trahison dans les derniers siècles du Moyen Âge³⁰ et donc, plus généralement, la question des liens entre la chevalerie et l'affirmation du pouvoir royal qu'il me faut maintenant aborder plus précisément.

²⁶ Voir notamment ROGERS C., « The Military Revolutions of the Hundred Years' War », *Journal of Military History*, vol. 57, n° 2, 1993, p. 241-278.

²⁷ Voir BÉRIAC-LAINÉ F., GIVEN-WILSON C., « Edward III's Prisoners of War: The Battle of Poitiers and its Context », *English Historical Review*, vol. 116, 2001, p. 802-833.

²⁸ *Letters and Papers illustrative of the wars of the English in France*, Londres, éd. J. Stevenson, 1861-1864, vol. II, part. II, p. 579-582 [Roll Series]. Voir VALE M., « Sir John Fastolf's "report" of 1435 : a new interpretation reconsidered », *Nottingham Mediaeval Studies*, vol. 17, 1973, p. 78-84.

²⁹ *Letters and Papers*, op. cit., p. 579-580 : « It is thoughte righte expedient, for the spede and the avauncement of the kingis conquest and destruyng of his enemies, to ordeyn two notable chieftains, discrete and of one accorde, havyng eithere of theme vii.c.l. speris of welle chosen men, and thei to holde the felde contynuelly and oostay [...] ; and so holding forthe there way thorough Artois and Picardie, and so thorough Vermandoyis, Lannoys, Champaigne, and Bourgoyne, brennyng and destruyng aile the lande as thei pas, bothe hous, corne, veignes, and aile treis that berenftuyte for mannys sustenaunce, and aile bestaile that may not be dryven, to be distroiede [...]. For it is thoughte that the traitours and rebellis must nedis have anothere manere of werre, and more sharpe and more cruelle werre than a naturelle [...] ennemye ; or els be liklines in proces of tyme no manere of man, ner townes, ner countries shalle rekenene shame to be traitours nere to rebelle causeles ayens their souvereyn lorde and ligeaunce at alle tymes aftere their owne wilfulle [disob]ediens. »

³⁰ Voir BELLAMY J., *The Law of Treason in England in the Later Middle Ages*, Cambridge, CUP, 1970.

Pour Nigel Saul, la chevalerie est un code guerrier et, plus généralement, un code strictement aristocratique :

« La chevalerie trouve son origine à la fin du XI^e siècle dans un monde pluraliste et décentralisé dans lesquels les liens des chevaliers entre eux comptaient davantage que ce qui les liait à quelqu'un au-dessus [...]. Dans la culture chevaleresque, il y avait peu de place pour les concepts de souveraineté royale ou d'obéissance inconditionnelle³¹. »

Dans cette acception, la chevalerie apparaît complètement exclusive de l'affirmation du pouvoir royal et de la conception de la royauté, non seulement en temps de guerre, mais aussi en temps de paix. Une autre raison du déclin est donc, selon lui, de nature sociale et politique : d'une part, les chevaliers sont de moins en moins attachés à leurs tâches militaires et de plus en plus à leurs tâches civiles ; d'autre part, le service royal devient la source [p. 66] de la chevalerie au détriment d'une société fondée sur des liens fraternels et horizontaux. Saul évoque cependant ce facteur pour le XV^e siècle essentiellement... ce qui rend un peu confuse sa chronologie du déclin, même s'il reconnaît que la chevalerie reste un phénomène mouvant. Soulignons d'ailleurs que la majorité des historiens confirme l'importance de ces évolutions sociales et politiques, sans pour autant évoquer systématiquement la question du déclin de la chevalerie à leur propos. En un sens donc, selon Saul, les rois anglais des XIV^e et XV^e siècles n'auraient fait que manipuler un code de plus en plus désuet à leur avantage. Certes, ils ont sans doute tenté de domestiquer leur noblesse, par exemple par le biais de la création de l'ordre de la Jarretièrre en 1348³².

Mais cette acception assez stricte de la chevalerie, entendue comme un code uniquement aristocratique est, au moins pour l'Angleterre, problématique. Et c'est là que se pose la question de l'unicité d'un modèle chevaleresque international qui serait partout identique, sans nuances. Car les relations entre royauté et chevalerie, en Angleterre, sont spécifiques, en particulier par rapport à la France, dans la mesure où les conceptions de la royauté ne sont elles-mêmes pas tout à fait identiques. L'extrait de William Caxton cité en introduction suggère d'ailleurs que certains rois anglais sont intimement liés à la chevalerie. Et Caxton n'est évidemment pas le seul à mettre ces rois en avant – il s'appuie là sur une solide tradition, notamment historiographique. De fait, dans les années 1980, Juliet Vale avait, en particulier, bien mis en lumière l'importance d'Édouard I^{er} et d'Édouard III, à la suite de Richard Cœur de Lion, dans la construction d'un modèle chevaleresque anglais³³. Cela ne veut pas dire que ce dernier est coupé des conceptions continentales – au contraire, elle a également montré à quel point les interactions étaient profondes – mais simplement qu'il possède certaines caractéristiques propres. À cet égard,

³¹ SAUL N., *For Honour and Fame*, *op. cit.*, p. 362 : « *Chivalry had originated in the late eleventh century in a pluralist and decentralised world in which the bounds of knights to each other counted for as much as those binding them to someone above [...]. In chivalric culture there was little room for concepts of royal sovereignty or unconditional obedience.* »

³² Voir COLLINS H., *The Order of the Garter, 1348-1461 : Chivalry and Politics in Late medieval England*, Oxford, Clarendon Press, 2000.

³³ VALE J., *Edward III and chivalry*, *op. cit.*

L'analyse récente de Maurice Keen sur les liens entre chevalerie et royauté anglaise à la fin du Moyen Âge, me paraît importante³⁴, à la fois pour la notion de chevalerie et pour celle de la royauté. Keen souligne en effet que dans de nombreuses sources, à commencer par les chroniques et les romans en langue vernaculaire, c'est-à-dire dans des textes qui sont lus et diffusés dans les cercles de la société politique active, la chevalerie et la royauté apparaissent essentiellement dans une relation de complémentarité – et une certaine familiarité avec ce type de sources incite à penser que cela constitue une évidence :

[p. 67] « Les traits caractéristiques de l'histoire que nous rencontrons, que ce soit dans les chroniques ou dans les romans, montrent qu'elle est à la fois royale, chevaleresque et nationale³⁵. »

Cette complémentarité apparaît aussi dans de nombreux miroirs au prince, dans lesquels la qualité royale (*kingliness*) est en adéquation avec la qualité chevaleresque (*knighthliness*) dans un cadre anglais. Cela n'empêche pas, soulignons-le, l'existence d'une critique parfois soutenue de la chevalerie, notamment à la fin du XIV^e et au début du XV^e siècle, qui passe déjà par des interrogations sur la nature de la chevalerie, notamment dans les grands poèmes de John Gower, Thomas Hoccleve ou John Lydgate³⁶. En ce qui concerne cette complémentarité, en tout cas, Arthur revêt une importance cruciale – et pas seulement, bien sûr, par le biais du roman de Thomas Malory, même si ce dernier constitue un moment très important pour l'histoire arthurienne³⁷. Saint George joue également un rôle majeur à partir du règne d'Édouard III³⁸. Quant aux rois les plus importants en la matière, il s'agit bien de ceux qui sont cités par Caxton. Et cela a tout à voir avec la conception de la royauté anglaise, en contraste avec celle de la royauté française, comme l'a souligné Maurice Keen :

« Les types de revendications que l'interprétation historique [...] faisait pour la maison royale de France, qui attribuait à ses rois une place spéciale dans le plan divin, en tant que chefs destinés de la croisade et protecteurs de la Sainte Église, ne trouvaient pas facilement leur place – et ne pouvaient pas la trouver – dans ce qui était devenu la version acceptée de l'histoire nationale anglaise. Il y avait un militantisme plus direct dans l'adulation des rois chevaleresques du passé de l'Angleterre et de leurs accomplissements chevaleresques, et leurs victoires, plutôt qu'une "idéologie mystique", étaient le signe qu'ils avaient la bénédiction de Dieu³⁹. »

En d'autres termes, la chevalerie possède, pour les rois d'Angleterre, un pouvoir légitimant

³⁴ KEEN M., « Chivalry and English Kingship in the Later Middle Ages », C. GIVEN-WILSON, A. KETTLE et L. SCALES (dir.), *War, Government and Aristocracy in the British Isles, c. 1150-1500*, Woodbridge, 2008, p. 250-266.

³⁵ *Ibid.*, p. 256 : « Identifying features of the history that we here encounter, whether in chronicles or romance, are it is at once royal, chivalrous, and national. »

³⁶ Voir MAIREY A., « Les poètes lancastris : quel engagement pour la paix ? », E. ANHEIM, P. BOUCHERON et J.-Ph. GENET (dir.), *De Dante à Rubens : l'artiste engagé ? (v. 1300-v. 1640)*, à paraître aux Publications de la Sorbonne.

³⁷ Voir ARCHIBALD E., EDWARDS A. S. G. (dir.), *A Companion to Malory*, Woodbridge, Boydell Press, 1996.

³⁸ Voir GOOD J., *The Cult of St Georges in medieval England*, Woodbridge, Boydell Press, 2009.

³⁹ KEEN M., « Chivalry and English Kingship », art. cit., p. 261 : « The kind of claims that the [...] historical interpretation made for the royal house of France, that attributed to her kings a special place in the divine plan, as destined leaders of the crusade and protectors of the Holy Places, did not and could not fit easily into what had become the accepted version of English national history. There was a more straightforward militancy about the adulation of the knightly kings of England's past and their chivalrous achievement, and victories, rather than "mystical ideology" gave the sign that it had God's blessing. »

extrêmement fort qui dépasse de bien loin la manipulation politique (sans l'exclure évidemment). La trilogie royauté/chevalerie/« nation » constitue un socle essentiel dans une société anglaise marquée [p. 68] par le féodalisme d'État, autrement dit par l'association de la royauté et de l'aristocratie pour la domination de la société dans le cadre du développement de l'État⁴⁰, et qui, de la fin du XIII^e siècle au moins à la fin de la guerre de Cent Ans (pour rester dans les deux derniers siècles du Moyen Âge), s'articule très nettement avec la guerre – voire avec la guerre de conquête et une certaine forme d'impérialisme⁴¹. Or, la chevalerie est un moyen essentiel de nourrir la profonde symbiose entre le roi et sa noblesse – mais aussi plus largement, entre le roi et les élites de la société politique, au moins jusqu'à la fin de la guerre de Cent Ans.

Est-ce à dire que la fin de la chevalerie anglaise est consommée une fois les Anglais boutés hors de France ? Selon Maurice Keen, cette symbiose profonde entre royauté et chevalerie est, de fait, rompue après la perte des territoires anglais en France au début des années 1450. C'est alors que commence le véritable « déclin » et que la chevalerie ne se trouve plus en adéquation avec l'évolution de la royauté. Il note toutefois que cette évolution n'est pas brutale – et de fait, le lien n'est pas encore vraiment rompu sous les Yorkistes, ni même sous le premier roi Tudor, Henri VII. Soulignons au passage que cette hypothèse égratigne la notion de *revival* chevaleresque : il ne peut y avoir de *revival* de quelque chose qui n'a pas encore disparu. Notons enfin que, sous le règne d'Élisabeth, soit un siècle plus tard, certains humanistes entendent encore faire appel à une chevalerie rénovée – marquée davantage par la sagesse et la tempérance – pour la réforme de l'État et de la société⁴².

En conclusion, un aspect m'a particulièrement frappé dans mes lectures des historiens anglais contemporains sur le sujet : même si chacun entend mettre l'accent sur une dimension spécifique de la chevalerie – en tant que code plus ou moins large ou en tant qu'idéologie notamment – il arrive toujours un moment dans leurs écrits où ils se doivent d'affirmer qu'elle n'est pas que cela. En creux, cela vient renforcer le fait, me semble-t-il, que la chevalerie n'est pas seulement un code militaire ou aristocratique, ni même une « idéologie » (avec tous les guillemets d'usage) ; elle constitue, de manière beaucoup plus large, un phénomène culturel sur la longue durée, dynamique et non figé. Et c'est pourquoi elle est si difficile à périodiser avec certitude.

Ce n'est évidemment pas moi qui apporterai de réponse définitive à ces questions des origines et de la fin de la chevalerie. Ces dernières soulèvent, de manière très générale, le

⁴⁰ Voir GENET J.-Ph., *La genèse de l'État moderne. Culture et société politique en Angleterre*, Paris, PUF, 2003.

⁴¹ Voir CROOKS P., « State of the Union : Perspectives on English Imperialism in the late Middle Ages », *Past and Present*, vol. 212, 2011, p. 3-42.

⁴² Voir AMUNDSEN K. A., « *So manie gallant Gentlemen* ». *Imperial Humanists and Tudor imperial Identity*, MA, University of Nevada, 2009.

problème de la périodisation des concepts historiques, qui sont de toute manière évolutifs et polysémiques. Mais elles restent [p. 69] d'autant plus délicates que l'enjeu pour le médiéviste est fort, dans la mesure où l'imaginaire de la chevalerie est toujours bien vivant et qu'il constitue, encore aujourd'hui, l'une des raisons majeures du succès du Moyen Âge auprès du grand public, que ce soit en Angleterre ou en France.